

CONFERENCE MAISON DE LA CHINE
1^{er} juillet 2013
CINQ FEMMES CHINOISES AUJOURD'HUI

Ciel , une conférence!! Rassurez-vous, vous n'êtes pas seuls à envisager l'erreur, surtout pour ceux qui ignorent que mon père était chinois, nous en reparlerons. Commençons par le début, c'est-à-dire par ici, La Maison de la Chine.

Nous sommes en 1992. Un deuil me donne la poudre d'escampette, il faut que je me sauve, et pourquoi pas en Chine, pièce manquante entre le Japon et l'Inde sur le chemin du bouddhisme où m'ont conduite quelques voyages. L'amie avec qui je pars propose que nous nous adressions à la maison de la Chine pour quatre semaines de découvertes « génériques », c'est le cas de le dire. Génériques parce que nous grapillons une bonne partie des indispensables cartes postales chinoises, génériques parce que sans ce voyage je n'aurais sans doute pas écrit ce livre (mais, d'une façon générale, je n'aurais pas écrit si je n'avais pas voyagé)

Les images qui me restent de ce premier périple sont banales, mais les sensations sont fortes, quelques unes marquantes qui ressurgiront au début du siècle suivant. Je me souviens de la capitale encore endormie, encore en costumes bleus, encore à vélo et en camion. Des chantiers qui lui bourdonnent autour pour faire grimper à sa périphérie des barres d'habitation. De la grande muraille plus haute pour les genoux que grande pour les yeux lorsqu'il s'agit de l'arpenter. Des piments qui séchent sur les toits des fermes dans le Szechuan, de la beauté de l'armée surgie de terre à Xian, des paysages d'encre délavée de Guilin. D'une croisière sur le Yang Tsé à bord d'un bateau voyageurs/marchandises où je n'ai jamais eu aussi chaud. Captée par les paysages qui vont bientôt disparaître sous les eaux après la construction du barrage des Trois gorges, bercée par les bruits des moteurs et les cris des porteurs qui chargent et déchargent nuit et jour d'anonymes cargaisons, j'agonise sur ma couchette, décérébrée, corps obèse et trempé flottant au-dessus de ma couchette comme un fantôme et je reste persuadée encore aujourd'hui d'avoir abandonné une part de ma substance là-bas. Je n'oublie pas non plus l'énergie vibrante déjà palpable dans les rues de Shanghai, des travaux sur le Bund et, en face, Pudong encore désert, où sommeillent quelques entrepôts et pointent quelques grues, de la remontée du Huangpu jusqu'à sa rencontre avec la bouche du Yang Tsé que je retrouve décuplé, aussi vaste que la mer dans laquelle il se jette un peu plus loin.

Je garde le goût du canard pékinois, des soupes piquantes de Shanghai, des moelleuses bouchées-vapeur de Canton. J'ai aussi un souvenir assez précis du trajet en train de Canton à Hong Kong et des villes nouvelles qui se construisent à perte de vue dans la zone tampon qui prépare la rétrocession à la Chine, en 97, de la concession

britannique qui nous apparaît comme une oasis futuriste en point final de ce voyage dans une Chine encore sous couvercle.

Au retour, hébétée d'avoir vu trop de choses et trop vite, je me jure de revenir avant la rétrocession de Hong Kong, de prendre plus de temps, mais la planète étant trop grande et le temps trop court, je traîne mes guêtres ailleurs et je ferme le paravent chinois pendant quatorze ans.

Je le déplie à nouveau en 2006, profitant de l'hospitalité d'un couple d'amis journalistes qui se sont installés à Pékin et viennent d'être rejoints par un autre couple de copains, c'est plus qu'un signe.

J'arrive dans une ville méconnaissable, où il y n'a presque plus de costumes bleus, beaucoup plus de voitures et beaucoup moins de vélos qu'en 1992. La capitale endormie est devenue rugissante, il faut dire qu'elle est en plein chambardement préolympique. L'air est irrespirable, empuanti par les chauffages au charbon et par les poussières des chantiers, qu'on dit alors plus nombreux dans la seule ville de Pékin que dans toute l'Europe des 27. Ajoutons à cela le froid glacial qu'accentue le blizzard, je n'ai qu'une hâte : quitter au plus vite cette marmite desorcière où mijote une situation d'une violence extrême pour les habitants de la capitale comme pour les paysans qui débarquent de leur campagne chaque jour afin de grappiller quelque chose de cette agitation, prêts à accepter les pires conditions de travail. L'exode rural fournit en effet des dizaines de milliers de soldats du grand chambardement, acrobates casqués sur les échafaudages de bambous qui travaillent douze heures, quinze heures par jour, sept jours par semaine, se relayant jour et nuit.

On démolit à tour de bras les hutongs, les vieux quartiers traditionnels de la ville, son cœur, son âme, pour construire des hôtels, des centres commerciaux. Tous les soirs en rentrant chez eux, des Pékinois trouvent tracé en rouge sur leur maison le fameux idéogramme qui signifie démolition et ils savent qu'il leur sera impossible d'y échapper. A propos de ces migrants, qu'on appelle *mingongs*, littéralement paysans-ouvriers, Daxia, une de mes *Cinq femmes chinoises*, devenue architecte à cette époque, constate: ***Frustes, obéissants, les recrutés ne rechignent pas, n'exigent rien. Ils sont partis de leurs campagnes comme ils seraient partis à la guerre.***

Ce Pékin de fin 2006-début 2007 me bouleverse. L'émotion est suffisamment forte pour que j'envisage presque aussitôt d'écrire des nouvelles noires. Mais cela ne me convient pas, ce serait trop simple. On m'en raconte tous les jours, des sujets de nouvelles noires, car je passe la plupart de mon temps avec des journalistes correspondants de médias occidentaux, à la fois exaltés et effarés par ce qui est en train de se passer en Chine. J'en entends de toutes les couleurs, à la fois beaucoup de noirceurs sur ce qui se passe, s'est passé, va se passer mais aussi je suis témoin de la fascination qu'exerce l'incroyable rapidité du développement du pays sur les médias de toute la planète.

Fascination que je partage bien entendu, car mes souvenirs de 92 me permettent aussi de prendre la mesure du changement.

Peu à peu, j'apprends pourtant à goûter autre chose que du poison dans cette fourmilière en ébullition. Certains refuges m'enchantent, je me perds dans les vieux quartiers rescapés, passe du temps dans les parcs publics où les Pékinois font de la gymnastique, dansent, chantent des chants révolutionnaires, calligraphient les sols de ciment d'éphémères signes d'eau, je me passionne pour la cuisine chinoise, les massages, l'incroyable éclosion de l'art contemporain totalement inconnu en Chine vingt ans plus tôt... Je m'intéresse à l'Histoire chinoise, la millénaire, déjà un peu découverte en 92, et la plus récente, celle du siècle dernier marqué par les guerres, les crimes politiques, les famines, les cataclysmes, à un point que l'Occident a toujours sous estimé. Au fil des semaines, l'effroi se transforme en une sorte d'amitié avec cette ville d'épouvante.

Je finis même par éprouver, au-delà de l'état de dévastation de la ville, la curieuse impression d'y être chez moi. La pollution, la violence sociale, la brutalité du spectacle, les noirceurs sans cesse analysées par la presse n'y changent rien, je me sens bien à un point qui m'épate. Une escapade à Shanghai pique encore plus précisément mon intérêt : à Pudong, en face de Shanghai, l'autre rive du fleuve, où je n'avais vu que des entrepôts et vaguement quelques grues quatorze ans plus tôt, se dresse une ville plus impressionnante que Manhattan, où les buildings battent des records de hauteur, où les lumières éclatent d'une façon plus folle qu'à Tokyo, où les façades des buildings sont des écrans géants dont on suit les images publicitaires et autres clips depuis l'autre côté du Huangpu. Je n'aurais jamais cru possible un tel spectacle, je me crois dans un jeu vidéo à moins qu'on ait directement gravé des images de science fiction sur ma rétine. J'ai l'impression d'ouvrir une fenêtre sur un futur qui adviendra dans cinquante ans...

De retour en France, j'ai l'impression d'atterrir dans un pays transformé en musée Grévin ! Une beauté et une tranquillité figées dans la cire, un monde immobile, lent, sirupeux. Un monde à l'opposé de celui que j'ai entrevu en Chine, un monde désuet dont le pessimisme et le passéisme me mettent mal à l'aise. Si le présent n'est jamais vécu ici comme satisfaisant, l'avenir semble encore plus morose : demain tout sera foutu, rien n'est à espérer, tout était tellement mieux hier. Le *bon vieux temps* est devenu la référence suprême.

Or, je me méfie, moi, du bon vieux temps. La génération de femmes à laquelle j'appartiens ne peut en aucun cas souhaiter revenir au passé. Non ! Je ne voudrais pas vivre comme ma grand-mère, encore moins comme mon arrière grand-mère. Je crois au progrès, c'est comme ça ! Et l'état d'esprit du « vivement hier » français me fait mal, j'étouffe dans la lenteur prudente de notre pays fatigué, et ce retour est une douche froide qui m'entraîne dans des rêveries sans fin qui me font entrevoir pourquoi cette Chine gorgée d'énergie a tant capté mon intérêt. J'y ai retrouvé quelque chose de mon enfance.

Pendant les années cinquante en Europe, nous étions portés par une volonté de rompre avec le passé, d'oublier la guerre, ses morts, ses privations, ses épouvantes, et un formidable élan nous propulsait vers l'avenir, on avait envie de modernité, de confort, de liberté, de progrès, et nos aspirations étaient légitimées par un développement économique puissant, qui annonçait les fameuses « Trente glorieuses ».

Le présent de cet après-guerre n'était pas folichon pourtant, la vie était dure, en tout cas pour les familles modestes comme la mienne. Mon père, paysan immigré de sa Bresse natale dans la ville de Lyon (tiens, un paysan-ouvrier !), et qui prenait part, comme des millions d'autres, à l'exode rural de ces années-là, travaillait comme un forcené ses largement soixante heures par semaine, cultivait encore en rentrant des légumes dans le lopin de terre devant la maison qui appartenait à l'usine. Ma mère travaillait aussi, à plein temps, une cinquante d'heures par semaine, elle n'avait pour les courses et le ménage que son samedi après-midi et son dimanche. Malgré leurs efforts conjugués, il n'était pas si simple de joindre les deux bouts, il fallait économiser, tirer parti de tout, et le soir, au dîner, on se partageait en trois une tranche de jambon. Mais nous n'étions pas à plaindre, mon père le répétait sans cesse, nous allions nous en sortir, demain nous sourirait, les difficultés n'étaient qu'épreuves passagères, l'avenir allait remporter une somptueuse victoire sur le passé, le Bressan travailleur ne doutait pas des avancées du progrès. Le pire était derrière lui. Né au mauvais moment, à l'exact milieu de la première guerre mondiale, de parents bressans dans une ferme bressanne blottie contre un imposant moulin de pierre, il avait vu sa jeunesse fauchée par la seconde guerre mondiale alors qu'il avait déjà derrière lui trois ans de service militaire, puis il avait été mobilisé, enfin, aussitôt démobilisé, il avait fui devant le STO et pris le maquis. Huit ans de ses meilleures années de jeunesse passées à la trappe.

Cinq femmes chinoises donnent d'ailleurs un écho décuplé de ce gâchis dans le personnage du père de Baoying : ***A huit ans, fiévreuse et malade de la gorge, Baoying fouille un coffre de la pièce principale, trouve des boîtes, des tissus, des bijoux et des photos d'un soldat. Elle reconnaît son père qui pose en costume de coton bleu devant le restaurant au bras d'une femme aux yeux amusés. Interrogé, il consent quelques mots sur une vie commencée tard après vingt-deux ans de guerre. Dix ans de combat contre les nationalistes interrompus par huit ans d'affrontements contre les Japonais puis quatre nouvelles années de guerre civile.***

« Vingt-deux ans de guerre », ce chiffre sonne comme impossible et montre la cruauté de l'histoire chinoise récente, nous en reparlerons.

Mais revenons à mon père. A la fin de la guerre, le moulin et la ferme ne pouvaient plus le faire vivre, les minoteries fermaient les moulins centenaires, et le changement de société rendait sa campagne misérable. Il a émigré. Lyon, le travail sans répit, c'était sa chance. Le pire était derrière lui, le meilleur devant. Daxia aurait pu dire de lui qu'il était parti à la ville comme on part à la guerre. En somme, mon père était

chinois. Il voulait du lendemain qui chante, et il était bien décidé à entonner le refrain, à participer de toute sa voix à cet ode au futur.

Cette foi en l'avenir, je l'ai retrouvée en Chine et ces retrouvailles m'ont fait un bien fou. Malgré tout, et le tout est d'importance, la pollution, les vies saccagées, le manque de libertés, etc. j'ai aimé retrouver ce goût de l'avenir qui a bercé mon enfance. Face à l'humeur morne de mes retours de Chine, je me suis interrogée sur notre douleur d'être parvenus au bout de notre course, tout au moins d'en avoir l'impression, et j'ai eu une envie irrépressible de rendre compte de cette volonté chinoise, que l'Europe semble avoir perdue, de tendre les bras pour embrasser le futur, et de tourner le dos au passé... Si j'écris quelque chose autour de la Chine, ai-je commencé à me dire, ce sera un mélange de noirceurs et d'élan, d'énergie et de folie, une course sans véritable victoire, mais une course, un mouvement.

Dès mon retour de Pékin, fin janvier 2007, je décide de retourner en Chine avant les jeux olympiques, pour en savoir davantage, et parce que j'ai du mal à croire que la ville sera sortie de ses poussières pour le grand show de 2008. Je veux voir comment le pari peut réussir. Cette fois, je tiendrai coûte que coûte ma promesse, car j'ai envie d'écrire là-dessus.

Là-dessus, c'est-à-dire quoi ? Je ne sais pas encore. Plusieurs choses me trottent dans la tête, et je pense beaucoup aux femmes que j'ai croisées ou rencontrées là-bas. Lorsque je dis les femmes, je ne parle pas des pauvresses, des mendiante, des femmes de la campagne que je n'ai pas l'occasion de rencontrer, plutôt des citadines ordinaires. Bien plantées sur leurs deux pieds qu'elles n'auraient aucunement l'idée de mettre dans le même sabot, solides, déterminées, qui n'ont pas froid aux yeux. La façon dont les vendeuses de ce marché où j'allais régulièrement m'alpagaient pour me faire l'article. Cette chauffeuse de taxi descendue de son véhicule au milieu de la rue à Shanghai pour insulter le type qui venait de lui faire une queue de poisson. Cette Chinoise en tailleur avec son ordinateur se balançant au bout de son bras qui trottinait vers un taxi à Pudong et qui ressemblait tout à fait à n'importe quelle executive woman sur la 5^{ème} avenue à New York. Des femmes qui n'étaient pas dans la fragilité, la séduction...

Ces femmes m'obsèdent d'autant plus que, juste avant mon départ de Pékin, une conversation anodine avec un journaliste européen a provoqué un déclic. J'ai eu droit à une confiance virile du genre : *les Chinoises, moi, c'est pas mon truc, je les trouve pas bandantes, rien à voir avec celles du sud-Est asiatique.*

Ce commentaire me fait mieux comprendre ce qui me plaît, moi, chez elles. Ces gueuses-là ne soignent peut-être pas leur emballage comme il conviendrait à certaines libidos masculines, mais elles ont du répondant, elles en ont sous la semelle, comme on dit, ce qui peut sans doute entraîner à un déficit de séduction, mais leur potentiel m'intéresse diablement. Comment écrire là-dessus ? Cela me paraît évidemment impossible. De quel droit mettre mon nez là-dedans ? Je ne connais rien véritablement à la Chine, je ne parle pas chinois, je n'ai aucune légitimité pour le faire.

Pourtant, l'envie s'installe gentiment et, peu à peu, une utopie prend forme dans mon esprit, utopie que je résume dans ce paragraphe en exergue au début du livre sous le titre :

ET LA CHINE CREA LA FEMME

« Si un petit pourcentage des femmes chinoises accède bientôt à l'indépendance et à la richesse, cela représenterait des dizaines de millions d'individus et une puissance économique considérable telle qu'aucun ensemble de femmes n'a connue jusqu'ici. Alphabétisées, élevées en dehors de la culpabilité des religions monothéistes et loin d'un modèle familial traditionnel, issues d'un monde communiste qui a nivelé en partie la disparité des sexes, actrices de la future nation la plus riche de la planète, elles seront propulsées par un développement économique d'une rapidité inédite vers un avenir mondialisé. Certains utopistes les imaginent ambitieuses, peu portées sur les sentiments et la famille. Une nouveauté dans l'histoire des femmes et du féminisme. »

Je crois à cette utopie. Pas à sa possible réalisation, une utopie n'est pas faite pour ça, mais à sa signification. Outre la force du nombre, comme toujours extrêmement importante lorsqu'on parle de la Chine, les Chinoises en mesure de cueillir les fruits du développement pourraient bien être sur le point de représenter une innovation historique. Même le fait qu'elles soient en sous nombre par rapport aux hommes, notamment en raison de la politique de l'enfant unique, peut tourner à leur avantage! Après tout, si elle ont passé le cap de la naissance, n'ont pas été supprimées in utero par mesure sexiste, elles sont là, bien là, et chacune seul espoir de ses parents. **Elevées en dehors de la culpabilité des religions monothéistes** n'est pas un moindre atout, j'insiste, vu que la femme incarne le péché pour la majorité des habitants de la planète, tout de même, l'évidence est tellement évidente qu'on oublie parfois sa portée ! **loin d'un modèle familial traditionnel** n'est pas une mince affaire non plus, car la règle est que les pays pauvres allant vers la richesse sortent d'un monde fondé sur la famille nombreuse où les garçons sont privilégiés notoires, où les filles aînées jouent à la maman au lieu de mettre le nez dans les lettres et les chiffres...

Cette utopie devient en 2007 le moteur de mon désir d'écrire. Le projet se précise. Comment le mettre en œuvre, je n'en ai bien entendu aucune idée. Mais femmes et féminisme sont mon affaire, et depuis longtemps. Les trois Jeanne qui singeaient les rapports hommes-femmes des années 70, étaient un peu chinoises. Pas froid aux yeux, solides, peur de rien. Nos rêves de l'époque, d'indépendance, de liberté, de conquêtes, de reconnaissance étaient flamboyants. Et ayant la chance de vivre dans une région du monde en pleine santé économique, nous avons les moyens de nos rêves. Dans les années 60, 70, tout était à saisir pour que nous puissions tracer notre chemin mieux que nos mères et nos grand-mères, fuyant à tire d'aile ce monde de nos mères et de nos grand-mères.

Au fond, j'ai été hier une femme chinoise d'aujourd'hui. Quelques décennies nous séparent. Normal, la République populaire de Chine a mon âge, j'y ai souvent pensé. La victoire des partisans de Mao est le grand événement de mon année de naissance. Je suis totalement contemporaine de la nouvelle Chine. C'est un signe. J'ai suivi de loin en loin, plutôt confusément, l'histoire de la Chine, mes 18 ans ont été marqués par l'agitation pro-chinoise de la fac, par *La Chinoise* de Godard, par l'ignorance que nous avons de l'une réalité chinoise livrée au monde que par sa propagande. Les femmes chinoises seront mes compagnes d'écriture, c'est décidé.

J'ajoute, pour compléter ce parallèle entre ma génération de femmes et les Chinoises de mon roman, que j'ai placé mes cinq Chinoises, je m'en suis rendu compte a posteriori, dans une situation de possible émancipation, car leurs parents avaient déjà fait la démarche de quitter les campagnes, et qu'elles se trouvaient dans les zones urbaines, là où elles pouvaient cueillir les fruits de la croissance. Comme cela s'était passé pour moi, au fond. Mes parents étaient venus à la ville, ils m'avaient poussé à travailler à l'école, à étudier d'autant plus que j'étais fille unique, donc leur seul espoir de vivre par mon intermédiaire, une situation moins difficile que celle qui avait été la leur. Encore une fois, une situation très chinoise.

Evidemment, mes pensées n'étaient pas aussi rationnelles en 2007, la fiction ne s'élabore pas rationnellement, et la plupart des éclaircissements me sont venus a posteriori, notamment à la suite de commentaires de lecteurs. Ce que je sais en tout cas, c'est qu'il a fallu, plus ou moins inconsciemment, que ce sujet cesse d'être exotique et devienne totalement personnel pour que je puisse réellement ... m'autoriser ... à envisager... d'écrire... peut-être.

En tout cas, cette porte est sinon ouverte, du moins entrebâillée, lorsque je reviens à Pékin en novembre 2007.

Je constate alors que la ville sera effectivement prête pour les J.O, certes avec quelques cache-misère, façades repeintes à la va vite, mais justement, la « face » est sauve et le changement spectaculaire. J'apprécie pleinement ma troisième visite de la capitale et n'en bouge pas. Vous savez ce que c'est, quand vous vous mettez à aimer une ville, vous ne pouvez que l'apprécier de plus en plus au fur et à mesure de vos visites, la familiarité libère, relaxe. Finis les passages obligés touristico-culturels, on se refait quelques dégustations des meilleurs. On découvre l'arrière plan, vision plus précise, plus forte. Les nomades comme moi n'aiment guère les habitudes, très vite assommantes, mais en choper des toutes neuves est un régal, c'est une des raisons pour lesquelles j'aime voyager !

Et puis j'ai une chance inouïe. Le premier soir, on m'embarque dès l'atterrissage à l'inauguration d'un Centre d'art contemporain financé par un milliardaire belge. Une fête qui ferait pâlir Hollywood. C'est en réalité un événement important marquant l'essor de plus en plus grand de l'art contemporain chinois et la mise en place de Pékin comme peut-être future capitale artistique. Un événement historique en somme.

Une de mes autres chances est de diriger à l'époque une collection gourmande *Exquis d'écrivains* pour laquelle je demande à des écrivains d'écrire des textes de toute forme narrative autour de la nourriture. Je publierai moi-même plusieurs livres marqués par cette passion gourmande, et la nourriture, quand on est en Chine, est une bonne piste de contacts. Essayer, sans y parvenir de confectionner, des raviolis pékinois avec une Chinoise vaut toutes sortes de conversation! Un jour où j'assiste un cours de cuisine dans un *hutong*, la Chinoise qui enseigne se désespère tout à coup : dans sa minuscule pièce, son seul vrai confort est une hotte aspirante au dessus de son wok. Sans elle, vu la taille de la pièce, impossible de cuisiner. Or, à l'instant où elle le met en marche, plus d'électricité ! Elle tempête, et on comprend aussitôt que ça ne va pas se passer comme ça ! Elle sort telle une furie, refait irruption avec trois ouvriers casqués qui, en quelques minutes, ôtent l'ancien compteur électrique et en place un neuf, il faut dire que toutes les rues du quartier sont éventrées afin de faire passer les nouvelles lignes électriques pour alimenter de nouveaux chauffages. Là encore, j'ai l'impression d'assister à un moment historique, même si je ne suis pas dupe. Le chauffage électrique est cher et beaucoup continueront à se servir des galettes de charbon, mais en tout cas, la hotte fonctionne, notre professeur reprend son cours...

J'aurai aussi l'occasion de participer notamment à une rencontre à Pékin avec un professeur de civilisation chinoise à la Sorbonne et son groupe de jeunes traducteurs chinois. Nous deviserons autour de la Béchamel, et je découvrirai qu'on peut faire tenir une recette dans un mot de trois idéogrammes : blanc-beurre-lait. Petite rêverie gourmande qui brise la glace, m'ouvre des portes...

Après quinze jours de balades et de rencontres, je me sens nourrie, c'est le cas de le dire, et j'apprends que, à l'occasion d'un lire en fête autour de la gourmandise, je vais être invitée l'année suivante à revenir en Chine avec un des auteurs de ma collection. La chance me sourit décidément. J'avance ! D'autant que depuis 2006, je me suis mise à l'heure chinoise et reste plongée dans ce qui se passe en Chine : livres, films, sites d'informations.

Fin 2008, c'est choyée comme invitée que je retrouve Pékin et Shanghai à nouveau, puis Canton et Hong Kong. Parler de cuisine, de table et de nourriture en Chine est un chemin passionnant vers la culture chinoise. Voyage très différent des deux précédents. Complémentaire.

A la fin de ce voyage, je sais déjà qu'un autre voyage m'attend en Chine en 2009, et d'un tout autre genre: je rejoins à Hong Kong un couple d'amis, Michelle Auboiron et Charles Guy, elle peintre, lui photographe, qui passent deux mois dans l'ancienne concession britannique pour y peindre les toiles et y prendre les photos qui feront leur prochaine exposition. J'y vis avec eux une incroyable expérience dans les rues de Hong Kong puisque Michelle peint une toile par jour devant le décor qu'elle représente. Un étonnant repérage de l'archipel et de la ville la plus dense du monde. De là, je rejoins à nouveau Canton en train où m'attend une rencontre à l'Alliance française, j'y retrouve

des amis venus de Pékin, un éditeur chinois rencontré l'année précédente, et je continue à rêvasser.

Au retour en France, j'écris quelques scènes, dont deux feront partie du roman. Au printemps 2010, dernier déclic, décisif, je me mets réellement au travail lorsque je choisis le dédicataire du livre : Tito, qui n'est jamais allé en Asie, n'a jamais envisagé d'aller en Chine. Je vais essayer de l'y emmener, à ma façon, de lui ouvrir une fenêtre sur ce monde qui m'a tant frappée. Si je parviens à le faire voyager lui, peut-être parviendrai-je à embarquer d'autres lecteurs.

Comment, à partir de cette matière, faite de documentation, de lectures, de rencontres, de films, sont nés les personnages, je ne saurais dire. J'ai malaxé une sorte de boue, d'où ont fini par sortir des personnages qui ont tracé leur chemin, écrit le livre à ma place. Bonheur de la fiction.

Je termine une première version fin avril 2011. Je reprendrai le tout, et notamment la construction en 2012. Le texte sera tout à fait terminé après quelques lectures avisées et critiques fin août 2012... Son titre à ce moment-là : LA FEMME PORTE LA MOITIE DU CIEL.

Après cette présentation des circonstances qui ont présidé à l'écriture de ce livre, place aux cinq femmes qui prêtent leur voix au roman, cinq femmes qui se connaissent, ont des liens familiaux ou amicaux forts. La première est la mère de la seconde, qui est la meilleure amie de la troisième qui va devenir l'amante de la quatrième, dont la cinquième est la belle-sœur. Dit comme ça, ça fait un peu marabout bout de ficelle selle de cheval. En réalité, chaque femme est suivie de sa petite enfance jusqu'à 2012, année finale de mon écriture.

Cette construction propose en somme un objet à cinq faces, sculpture plutôt que peinture, et offre dans certains cas plusieurs visions d'une même situation, mais, chaque fois, il s'agit d'en révéler davantage, par une sorte de tuilage. Les chapitres s'empilent, mais chacun dépasse un peu de l'autre, en montre un peu plus. Ce n'est qu'à la fin du dernier chapitre que se terminent réellement tous les itinéraires.

En guise de titre aux cinq parties, qui porte le prénom d'une des cinq héroïnes, une sorte d'adage chinois, qui fait écho à un élément qui caractérise le personnage :

- Ciel dans l'eau, poissons dans les arbres
- Quand il n'y a plus d'arbres, il n'y a plus de singe
- Dans la boue pousse la jolie fleur
- Avec le temps, la feuille de mûrier devient de la soie
- Seuls les oiseaux chantent suspendus dans des cages :

Sous ces titres sont indiqués le lieu, le jour et l'année de naissance du personnage, pour faciliter le repérage, je tenais à les épingler, mes nénettes, très précisément dans le temps et l'espace chinois et, à partir de là, galoper...

A posteriori, on peut se dire que ce n'est pas un hasard si le premier personnage s'est incarné dans l'idée du corps, et notamment du corps contraint, déformé. Gymnaste, puis femme battue, puis masseuse et patronne d'institut, tout chez elle, et notamment sa libération, tourne autour du corps .

Xiu est enrôlée dans l'école de gymnastique à quatre ans et demi pour sa souplesse et sa pugnacité. Papa et maman la voient une fois par semaine, ils sont fiers, leur fille a été distinguée par la révolution mère de tous. Elle n'est pas la meilleure des soixante élèves garçons et filles, mais la plus disciplinée. On lui reproche de n'être pas assez menue, on l'aimerait plus fine, plus déliée et on l'étire avec des poids pour l'allonger. Elle a droit à des portions moindres que celles des autres pensionnaires, dont aucun n'est pourtant nourri à satiété, il faut être léger pour supporter l'entraînement. Parfois, sa tête tourne après qu'elle ait marché longtemps sur les mains. Elle serre les dents quand la peau de ses doigts s'ouvre, mais elle ne pleure pas, ne se plaint pas. Elle virevolte sur le tapis, perchée sur la poutre, pendue aux barres asymétriques, impeccable, nourrie par le mouvement et l'obéissance. On ne peut critiquer sa façon de se recevoir après avoir traversé le cerceau et roulé sur le caoutchouc, elle se tend comme un arc, bras à la diagonale des épaules, ventre concave, côtes saillantes. Ses lèvres, en écart maximum sur les dents, ne forment pas vraiment un sourire. Le visage de poupée, fixe et sans âge, reste fermé, les yeux froids. Pas le moindre frémissement.

Les années filent, son estomac réduit ne réclame plus, Xiu apprend à avoir de moins en moins faim. Elle reste petite, peut-être trop de muscles qui tirent sur ses os, les retiennent de pousser. A sept ans, on lui en donne cinq, et on augmente ses rations, pas à volonté, bien sûr, mais elle mange comme les autres.

Son corps a une dureté ligneuse. Parfois, une articulation se luxe, un muscle se déchire, elle contient la douleur, elle a l'habitude. La souffrance est un noyau qui la sécrète et la constitue.

Sa fille, Daxia, qui devient architecte, s'ancre, elle, dans l'idée de la maison, à fuir, à dessiner, à construire, à démolir. Ses souhaits prennent forme dans une dimension horizontale, verticale, géographique de la Chine. C'est elle qui découvre l'immensité chinoise en partant à Hong Kong, puis dans le Nord Ouest, au Xinjiang, une sorte de Chine au-delà de la Chine.

Daxia a onze ans. Là où scintillaient des rizières, des échasses jaunes tournent contre le ciel dans des bruits de moteur. Des hommes en uniforme crient, brandissent des papiers. Tractopelles et bulldozers approchent, fouillent la terre, font trembler les cabanes qui disparaissent dans des soubresauts de planches. Daxia, Mei, les pères, les

mères, affaires entassées dans des carrioles, grimpent dans un bateau. Traversent le Huangpu. Approchent les buildings, leurs fenêtres haut perchées.

Dans un quartier bas de Shanghai, Daxia partage avec son père, sa mère et la cuisine, une pièce plus petite que leur cabane de Pudong. Dehors, partout des murs, avec des ruisseaux de ciel qui coulent au-dessus des fentes séparant les maisons. Daxia apprend le labyrinthe de leur nouveau territoire, se faufile dans les ruelles, visage fermé sous leur frange droite. Elle court souvent rejoindre la rive du Huangpu. Là-bas, de l'autre côté où poussaient leurs cabanes, contre le ciel échanuré par les grues, des engins comme des jouets posés sur l'horizon charcutent la terre, malaxent le paysage. Les entrepôts sont rasés, les rizières asséchées, les marais comblés.

...

A quatorze ans, Da-Xia sait calculer les volumes d'une sphère, les charges atomiques, le poids d'une tonne de sable à 8% d'humidité. On la félicite. On lui donne une médaille. Elle ira à l'université...

A la bibliothèque, elle dévore les livres, les encyclopédies, les dictionnaires, détaille les cartes de géographie. Elle sait tout de la Chine, les mers chaudes, les mers froides, les hauts plateaux, les vallées fourrées de blé, les rizières en sculptures de ciel, les déserts, les lacs, les forêts, les neiges éternelles. Elle préfère l'univers de la géométrie, des mappemondes et des idéogrammes à celui des hommes et des femmes.

Mei, elle, est l'obsédée de consommation, dont les rêves se matérialisent dans les accessoires de mode, notamment les chaussures qu'elles vénèrent, symboles du monde qu'elle veut conquérir et à la fois dangereux instrument de torture d'une modernité dingue

Mugissement brutal d'une sirène, une voix grasseye des hauts parleurs : Gardez votre sang-froid, le bâtiment doit être évacué dans le plus grand calme, vous ne craignez rien, pas de panique ! Mei, calme, croit à un exercice d'alerte. Outch ! Petit sifflement de douleur, une égratignure au-dessus du talon frotte le cuir ajusté.

Mei se hâte, trébuche, se tord la cheville, rien de grave, l'entrée de l'escalier est saturée de monde qui piétine et vocifère, elle s'engage sur la première marche, résiste à la bousculade, une femme lui écrase le pied, elle hurle, n'ose regarder à quel point l'idiot a abîmé sa chaussure. Ses orteils sont douloureux, sa cheville l'élanche, elle attrape la rampe, enjambe un corps, le talon de l'escarpin passe à un centimètre des yeux affolés, des bras et des jambes la poussent, elle lâche la rampe, se baisse pour ôter ses chaussures. Arrêtée net dans son élan, la femme qui la suit, un même dans les bras, dégringole tête la première dans un bruit de porcelaine qui se brise. L'enfant hurle, Mei parvient à enlever un escarpin, le garde serré contre sa poitrine, avance en boitant et beugle, son pied nu a marché sur le tranchant d'un tesson de vitre. En ôtant

l'autre escarpin, elle ne contrôle pas son geste, une vieille porte la main à sa tempe d'où s'échappe un ruban de sang, ses yeux regardent en l'air, comme détachés de leur axe de vision, le pantin s'écroule en arrière, Mei sent son pied blessé comme une morsure au bout de sa jambe, elle a chaud, elle a froid, son crâne se vide ...

Une lumière lui brûle les yeux, ses paupières s'entrouvrent sur des silhouettes indistinctes. Des sirènes d'ambulances tournoient, proches, lointaines. Couchée par terre sur une couverture au milieu d'autres blessés, elle se soulève, cherche du regard ses chaussures, tâtonne, deux infirmiers parlent, Une mère s'est fracassé le crâne, son enfant s'en sortira, une vieille a perdu un œil !

Mei cherche ses escarpins, sa main refuse de lui obéir, elle furète pourtant, reconnaît le talon fin, la peau souple, soulève la tête, le gilet de vernis blanc mignon comme tout a perdu un bouton de soie, elle en pleurerait, elle aperçoit un autre éclat blanc, attrape le second escarpin, respire, serre contre elle les deux rescapés.

Le personnage de Fang, lui, s'est mis en place autour de l'idée de transmission. Orpheline, elle hérite d'un mari suicidé, a reçu très tôt le soutien de la diaspora familiale, essaie de s'attacher raisonnablement à ses deux enfants, de transmettre son savoir à Mei, sa compagne...

Cheng naît en 1990. Fang s'étonne de la vigueur joyeuse de son fils. A la fois émerveillée et dépendante de lui, elle a l'impression que c'est lui qui la guide, qui l'élève. La lune de miel entre la mère et l'enfant ne dure pourtant pas. Dès que Cheng a deux ans, les beaux-parents de Fang lui font comprendre que son fils n'est pas pour elle, qu'il appartient à leur clan. En 1996, elle attend un second enfant. Une fille, elle en est sûre... dont personne ne la séparera. Cette fois, elle ne se laissera pas faire. Elle cache sa grossesse à son mari, garde pour elle seule sa fille qui se berce en elle, dans l'eau douce que son sang a créée pour elle au creux de son corps double. Une peau pour deux, un espoir pour deux. Sa fille aura l'appartement de son choix, l'emploi du temps de son choix. Elle n'attendra rien ni personne. Elle ne sera pas une boniche comme Tess, sa nounou philippine, pas un fantôme comme elle...

Beaucoup plus tard...

Tu aimes ? demande Cheng. Fang panique, Aimer, je me demande, enfin, oui, ça remue. Fang s'en veut de ne pas se montrer plus généreuse, son fils est si loin d'elle, dans un monde auquel elle n'a pas accès. L'adolescence passée, il semble avoir retrouvé la joyeuse énergie de ses premières années, quand il était un bébé éveillé puis un adorable compagnon avant l'horrible mutation de la puberté. Mais aujourd'hui, fini, Cheng n'est plus pour elle. « Réjouis-toi de tout ce que tu ne peux pas changer, et change ce que tu peux changer pour t'en réjouir », disait son vieux patron

cantonais quand elle était insignifiante. Ses enfants ne sont pas insignifiants. Ils ont confiance en eux, n'ont pas peur de vouloir.

Baoying, la dernière, dont beaucoup de lecteurs m'ont dit qu'elle était la plus émouvante, s'est construite autour du goût, de la cuisine, de la nourriture, mais aussi de la dévoration, de la disparition, de la toxicomanie.

Baoying partage sa chambre avec la vieille qui ressasse l'histoire de son mari et de ses parents morts de faim, les cadavres jetés dans la neige, leurs jambes dépecées pour en mâcher la viande. La gosse redoute cette folle qui a de l'écorce à la place de la peau et griffe tout ce qu'elle touche.

.....

Lan est assise sur le canapé, longue et maigre, assemblage d'allumettes auquel un tailleur curieusement structuré donne une allure de sculpture abstraite. Baoying ne sait plus si elle est fière ou s'inquiète de voir sa fille en image épurée, comme ces mannequins dont le corps disparaît pour ressembler à l'esquisse croquée par un styliste. Lan a prévenu qu'elle ne resterait pas dîner, c'est une chance, mieux vaut éviter les repas avec elle, Baoying redoute de la voir s'éclipser vers les toilettes pour se faire vomir. Elle a pourtant saisi dès le premier regard qu'en Amérique la force de sa fille avait grandi. En l'embrassant, elle l'a sentie solide malgré sa maigreur.

Baoying serait une mère comblée si Cai était là, assis près de sa sœur, mais Lan ne serait pas cette abstraction parfaite si son frère avait vécu près d'elle, s'était chamaillé avec elle, lui avait disputé la victoire. Cai ne lui fait pas d'ombre, elle l'a avalé, et Baoying sait que la disparition de Cai hante Lan autant qu'elle, que sa fille vomit une absence qui l'a constituée. Pour compenser la transformation de Cai en grain de sable de l'immensité chinoise, elle s'achète le monde et un magazine vient de la classer parmi les cent femmes les plus riches de Chine. A moins de vingt et un ans !

Elle se penche vers sa fille, pose doucement sa main sur son épaule: N'aie pas peur ! C'est ce qui compte plus que tout, tu ne dois pas avoir peur !

Ne pas avoir peur. C'est un sentiment que ces cinq femmes semblent ignorer.

Au point que ces femmes interrogent parfois notre morale, comme l'indique la seconde phrase en exergue du roman, réplique d'une Chinoise de 22 ans candidate à un jeu de télé-réalité, citée dans un article de Philippe Grangereau paru dans Libération le 21 septembre 2011. **« Moi, je préfère pleurer sur le siège arrière d'une BMW que d'être heureuse sur un vélo ».**

La verdeur de cette phrase, son culot, son pragmatisme cynique, loin des clichés de l'orientalisme indique que le roman se situe clairement dans une Chine contemporaine

qui parle de femmes avides de modernité et de consommation, de femmes qui veulent leur part du gâteau, et qu'importe si le gâteau est indigeste.

Elles ne sont pas sentimentales. Elles ne rêvent pas du prince charmant. Elles veulent elles-mêmes être les princesses, pas forcément charmantes, tant pis, mais libres, indépendantes et riches. Elles ne rêvent pas non plus d'un bonheur sexuel, la sensualité n'est pas dans leur priorité. Il leur arrive de se marier, mais pour des raisons qui n'ont rien à voir avec les sentiments. Pour faire équipe, pour créer une alliance.

Bien sûr, la passion surgit parfois avec d'autant plus de force, imprévue, insolite, mauvaise herbe entre les pavés. Un accident sur la route principale qui est celle de la réussite matérielle et professionnelle

C'est à Kashgar, dans une sorte d'autre monde, que Daxia par exemple découvre la sensualité et la jouissance :

L'air sec et poussiéreux la fait suffoquer. Elle est chamboulée par les parfums mordants des épices, les beaux visages des femmes encadrés de foulards, les corps interminables des hommes sous les plis des toges, la force des appels à la prière.

La beauté lépreuse de la vieille ville la piège. Elle aime les maisons de terre blotties les unes contre les autres telles les alvéoles d'un rayon de miel, redoute le faux ancien dont elle doit ordonner la pousse et qui détruira la mélodie.

Fondante et molle, elle ne se reconnaît pas. Sa raison lui échappe. Il lui arrive d'être saisie de chaleur dans le sillage odorant des hommes, devant leurs peaux de datte, leurs gestes dansés, leurs mains longues.

Elle fuit Dehlan, le dirigeant d'une des entreprises de maçonnerie mobilisées par le chantier. Le quadragénaire la trouble, elle est captée par ses yeux d'eau claire, sa peau sombre presque bleutée.

Un soir, à la fermeture du chantier, Dehlan l'approche. Daxia frissonne sous les mains chaudes, ses jambes se dérobent. L'homme déballe ses mamelles, sa fente, l'épingle contre un mur, la saigne, la fouille. Le temps ne passe plus. Daxia est hors d'elle. Loin de la Chine. Un poisson sur le sable. Un oiseau noyé.

La passion, Fang, elle, la découvrira après une vie personnelle ennuyeuse et morne en rencontrant Mei :

Fang ne prête guère attention à la jeune femme qui rôde autour d'elle de temps à autre au bureau et cherche à se faire remarquer. Je suis l'amie d'enfance de Da-Xia, je m'appelle Mei, j'ai quitté Shanghai pour Pékin où je vais monter mon affaire. L'effrontée insiste, Fang note l'élégance de la fille, le soin méticuleux qu'elle apporte à son maquillage, à ses vêtements, à ses chaussures. Elle la fait venir dans son bureau, l'écoute, flanche devant sa détermination, l'invite à dîner, la quitte troublée sans oser

avancer la main vers elle, mais elles vont se revoir, la somme dont Mei a besoin est ridicule, Fang peut s'offrir ce caprice sans problème. S'associer à la création d'une boutique d'accessoires de mode est d'autre part une bonne affaire pour elle, qui a eu tort jusqu'alors de ne pas différencier suffisamment ses entreprises.

La seule réticence de Fang vient du trouble qu'elle éprouve devant la jeune femme. Ce vertige ne peut qu'être ennemi de ses finances. Elle n'a pas l'habitude de perdre le contrôle de ses émotions, mais cette fois, elle vacille. Pour un peu, elle serait amoureuse. En identifiant ce risque, Fang se rend compte qu'il est trop tard, l'obsession fait déjà son travail.

Outre ce souci d'être dans un monde contemporain et pragmatique, je souhaitais montrer la rapidité du changement du monde chinois.

Et tout mon travail a consisté si je peux me permettre cette mépaphore de cuisine à l'ancienne, de « réduire la sauce ». Je voulais que ça cavale, qu'on ressentie presque un essoufflement. Une trentaine de feuilletés pour chaque vie, c'était le pari.

Du coup, ces parcours traversent à grand pas traverse des événements historiques auxquels chacune survit au sens où elle franchit maintes épreuves, et après lesquels chacune SURvit, c'est-à-dire vit plus fort.

Ainsi Xiu :

Au nouvel an 1968, Xiu passe quelques jours chez papa-maman. Le temps lui paraît long dès la première journée dans la pièce sombre et crasseuse où ils vivent avec son frère de six ans. Elle déteste sa mère éplorée, son père contusionné. Il a désobéi, ce qu'elle ne peut imaginer, il faut être bête, pense-t-elle en resserrant les bandes de coton autour de ses poignets. Bête.

Elle compte les heures qui lui restent avant d'échapper à cette famille qui n'est pas la sienne. Un matin, les pleurs du petit frère et des cris de sauvages lui font pousser la porte de la courette. Des ombres casquettées aboient, deux coups de fusil claquent, trouent de rouge la veste de son père qui tombe face contre terre, comme serti dans la boue. Un dos d'animal sur lequel volète un pan de tunique usée : c'est l'image qui lui reste de son géniteur.

Ces femmes découvrent au fil de leur existence, de façon souvent violente et cruelle, la réalité du pays dans lequel elles vivent, une réalité masquée par les discours, dont elles ont seulement une science intuitive car l'information ne circule pas d'un bout à l'autre de l'immensité chinoise.

Ainsi Daxia envoyée au Nord Ouest pour son travail est confrontée à une situation dont elle ignore tout et elle en est d'autant plus la victime lorsqu'elle vit une histoire d'amour, sa première histoire d'amour, avec un Ouïghour :

Elle trouve un jour glissé sous sa porte un dessin montrant un Chinois éventré par un sabre : Pour ceux qui couchent avec des terroristes ! Elle panique, ne sait plus lire des plans, contrôler un budget, vérifier un béton. Trop de questions assiègent sa cervelle et rien de ce qu'elle a appris ne l'aide à y voir clair. Ni les livres ni les profs ne lui ont expliqué Kashgar, l'Islam, les émeutes contre le pouvoir chinois. Elle rassemble les rares mots que Dehlan consent sans vraiment les comprendre. Musulmans contre Chinois, Ouigours contre Hans, indépendance du Turkestan, assassinats interethniques.

Dehlan décide qu'ils doivent en finir, il est surveillé, deux de ses proches viennent d'être arrêtés Daxia se prétend d'accord, se retrouve en loques, s'étourdit de travail, garde dans les narines leurs odeurs mêlées. Elle ne veut pas y penser et forcément y pense...

Outre la réalité politique et les épouvantes qu'elle entraîne, une autre réalité fait rôder sa menace... écologique.

Face à la mer incolore, au ciel matelassé de blanc, Daxia scrute le ciel. Pas d'horizon. Juste un grand mur plâtreux devant elles. Aucune trace de vie. Dans le chuintement des vagues, le rêve qu'elles espéraient enfants ne s'est pas attardé. La mer n'est pas bleue.

Le propriétaire du terrain et de l'ancienne maison prétend que quand il s'est installé ici il y a une trentaine d'années, il pouvait compter les fenêtres des buildings de Hong Kong, tant il les voyait précisément. **Mei frémit : J'en ai marre de tes histoires tristes tout le temps !**

Tout à coup, une masse grisâtre danse sur le zinc de l'eau et se balance au rythme des vagues. Regarde! Mei préfère ne pas savoir, C'est dégoûtant, et elle se lève, prête à regagner le cocktail. Daxia la prend par le cou, n'aie pas peur, petite larve! Dans le cercle qui danse, Daxia croit reconnaître une carapace. Une tortue, gémit Mei. Elle refuse d'y voir un cadavre, pourtant la bestiole est morte, Daxia en est certaine. Son ventre et deux pattes immobiles flottent sur la coupe d'écailles. Retourné l'animal représentant l'univers, symbolisant la Terre sous le dôme du ciel ? Le monde à l'envers, dit l'image qui fascine Daxia et la bouleverse. Sous le ciel muré, la Terre se renverse et se noie. Les deux femmes restent immobiles devant cette nature morte que leur envoient depuis l'autre côté de la baie les buildings de Hong Kong si nets trente ans plus tôt, aujourd'hui disparus.

L'instabilité politique et sociale menacent aussi d'accidenter le parcours du pays vers sa position de première puissance mondiale :

En juin 2012, la boutique de Shanghai est vandalisée, comme la totalité du centre commercial qui l'abritait, par des ouvriers furieux. Cuir des sacs cisailé, écharpes lacérées, chaussures dépecées.

Evidemment, le jeu des masques en Chine n'est pas qu'au théâtre et les ombres du passé, si réprouvé à certaines époques récentes, sont redoutables.

La mère découd la paillasse sur quelques centimètres, en retire une photo ocre et brune où un homme se prosterne aux pieds d'un dragon à la queue démesurée, tête chapeauté d'un mage et d'un crapaud. La fumée d'un bâton d'encens se tortille entre ses pattes. Fang a six ans, elle a peur. Pas du dragon. Du visage radieux de l'homme. L'abaissement, la prosternation, l'adoration des animaux, ces vieilleries sont des crimes. Elle le sait. Avant n'existe pas, elle le récite à l'école, à la chorale.

Les yeux de la mère sont mouillés : C'est mon père, elle dit. Son père dé-ca-pi-té. Fang imagine la tête avalée par le dragon, C'est bien fait, bien fait ! Fang crie contre sa mère, la tape : Tais-toi, tais-toi! Elle aurait préféré ignorer que la perle qui gonfle la gorge du dragon est la tête du père de sa mère !

Ce passé dont Fang ne veut rien savoir surgit d'autant plus brutalement. Il fait irruption par surprise, avec violence, ainsi Mei découvrant le sort cruel de son aïeule au cours d'un tremblement de terre qui a incendié la ferme familiale :

Mei saisit un bout de la séquence : la grand-mère cuite dans le brasier de la ferme, handicapée par ses pieds atrophiés. Souffle coupé, Mei croit voir la sorcière brûlée vive. Elle se passionne, réclame un gros plan des pieds bots, un ralenti sur la patiente amputation par bandages, la torture du serrage. La mutilation l'effraie plus que les secousses de la terre ou la mort. Elle visualise les orteils enroulés sur eux-mêmes, s'en obsède, jure qu'on ne l'abîmera pas, s'interdit l'impotence. Obnubilée, elle inspecte ses pieds en cachette, soulagée de ne pas sentir l'odeur du pus suintant du pli qui les fendrait comme sabots de bête. L'aïeule estropiée est un cadeau plus précieux que Da-Xia, que Hannuo, que le Huangpu. Dans la monstrueuse altération des chairs, Mei entrevoit une force qu'elle cajole. Une énergie rageuse dont elle aura besoin.

Des lecteurs m'ont fait remarquer qu'au fur et à mesure de chaque destin, on grimpe dans les hauteurs, des cabanes au building, et que cette image de construction et d'ascension est indiquée dès le premier personnage, Xiu, la gymnaste, qui installe au fond les personnages sur ses épaules :

Des pyramides que composent quinze, vingt élèves, elle est un des piliers. Solide, pieds ancrés dans le sol, ventre serré, elle vibre à peine alors qu'elle porte deux filles, trois filles superposées sur ses épaules.

A mon insu, cette image a été reprise par le dernier personnage :

Baoying comprend mieux pourquoi elle n'éprouve pas d'autre désir que de regarder le temps couler et le monde s'agiter depuis son aquarium. Elle s'est tenue debout pour que sa fille grimpe sur ses épaules, a transmis le relais de son père à sa fille et accompli sa mission : tracer la route pour que Lan aille loin.

Ces femmes forment donc une sorte de pyramide. Le tuilage que j'évoquais tout à l'heure indique l'idée d'un toit et, sur le faîte de ce toit, Baoying, le dernier personnage, qui s'abandonne à la rêverie et à la méditation. Elle accède à une sorte de sereine contemplation, comme si elle retrouvait en partie une sagesse séculaire chinoise, regardant le monde avec calme et détachement en se plaçant au-dessus des tempêtes :

Après le repas, elle s'installe près de la grande cage de Sing, et ils regardent des heures, dans le silence ou accompagnés par des trilles, le spectacle de la baie. Les lumières moirées de l'eau, le bourgeonnement des nuages, le passage ronronnant d'un hélicoptère, dérisoire libellule, la lente illumination de la ville avec le basculement du jour, le foisonnement de lumières nocturnes, davantage d'étoiles et de galaxies sur terre qu'au ciel.

Selon les jours, elle navigue dans un bateau ou sur un tapis volant. Deux ou trois étoiles percent la brume, quelques avions gribouillent le ciel, la lune roule doucement, pâlotte, changeante. Il lui arrive d'être perchée au-dessus d'un champ de bourse sombre, protégée du ciel incontinent qui se déverse sur la ville, ou bien au cœur des éclairs, du tonnerre, devant la pluie qui bouillonne sur le verre, le brode de transparentes torsades. Enveloppée d'une brume épaisse comme une neige. Seule au milieu des glaces de l'Arctique ou face au ciel pur qui laisse apercevoir jusqu'au dernier immeuble de Kowloon, là où commence l'immensité chinoise.

Aucune seconde ne ressemble à une autre et personne ne peut l'atteindre. Seuls les oiseaux la frôlent, planent, filent. Elle observe leurs virevoltes et calligraphies et règne avec eux au-dessus du vide.

Un sentiment d'inquiétude la traverse parfois quand un smog épais et sale enveloppe la baie, que les pollutions des usines et des centrales des nouveaux territoires enveloppent l'archipel d'une odeur âcre, font tousser les vieux et les personnes fragiles. Ces jours-là, les oiseaux désertent le ciel. Elle s'indigne pour eux et croit ressentir leur hargne contre le genre humain.

Je finirai sur cette image des oiseaux qui ont tissé peu à peu un fil dans le livre. Du chant qu'on prend pour une sonnerie de portable à la grippe aviaire, d'un cauchemar d'enfant à un oiseau décapité en signe de représailles jusqu'à l'image finale du livre dont je me garderai de parler, de l'oiseau qui accompagne Baoying dans sa retraite perchée dans les hauteurs de Hong Kong jusqu'aux dessins d'Audubon

Baoying a eu droit à un somptueux cadeau: un grand carton à dessin enfermant douze planches d'oiseaux dessinées par Audubon dont le livre géant illustré de quatre cent trente six dessins des oiseaux d'Amérique fut l'ouvrage le plus cher du monde vendu aux enchères. Le héron bleu du peintre des oiseaux a des pattes d'une finesse spectaculaire, et quelle étrange torsion du cou ! Un peu de Lan dans cette grâce en apesanteur, quelque chose de torturé aussi dans la danse figée, trop précise. A ces merveilles, Baoying préfère décidément les oiseaux sans atours qui s'ébattent autour d'elle, brodent le ciel, s'y enfoncent, vivants et de passage.

Je ne saurai dire pourquoi les oiseaux se sont mis à voler au-dessus des personnages.

Symboles de la mondialisation, de la liberté, des cauchemars, des rêves, de nos peurs, des menaces qui rôdent autour de notre planète dont la Chine est le prochain chef de file ? Des oiseaux qui s'envolent peut-être vers un futur sur lequel j'espérais que mes *Cinq chinoises* ouvrent une minuscule fenêtre.